

**Université Populaire d'Avignon / Échecs au Crépuscule
Maison pour Tous de Champfleury
Atelier de philosophie**

**Septième séance
Compte-rendu de Régine Crégut**

le jeudi 25 janvier 2007

Présents : Solange, Daniel, Anne, Nathalie, Pierre, Marie-Noëlle, Bernard, Régine, auxquels s'ajoutent deux "nouveaux" : Mehdi et Walid.

Robert, le "nouveau" de la dernière séance, ne viendra plus : il n'a pas trouvé ce qu'il cherchait dans l'atelier. Bernard conseille de ne pas abandonner après une seule séance : elle ne donne pas le temps d'entrer dans une démarche.

Nathalie lit le compte-rendu de la séance du 30 novembre, la quatrième, qu'elle n'avait pu lire la dernière fois. Elle rappelle d'abord la lecture du compte-rendu que Daniel avait faite ce soir-là et la discussion qui avait suivi, concernant les textes d'Alain et de Deleuze.

La séance s'était poursuivie autour des textes de Nietzsche et de Spinoza, en réponse à la question : qui sont les philosophes modernes ? Le temps est stratifié. Les couches s'interpénètrent. Pas de chronologie possible. Faire de la philosophie, c'est prendre en charge par soi-même une question, par exemple : qu'est-ce que le temps ?

Nathalie explique aux "nouveaux" la méthode utilisée dans l'atelier pour étudier les textes : lecture, explication.

Le texte de Spinoza distingue l'esprit et le corps. Nathalie rappelle une expérience personnelle où elle a compris cette distinction du corps et de l'esprit. Elle déplore ensuite le désordre de ses notes et la difficulté de rendre compte de la richesse de toute la séance.

Bernard prend la parole pour indiquer aux "nouveaux" les références des textes étudiés dernièrement et leur promet de leur communiquer les comptes-rendus des séances précédentes.

À propos de la prise de notes, il observe que le problème est de distinguer l'anecdotique et l'important (et dans l'anecdotique l'important). Quand quelqu'un invente, son cheminement est nouveau et difficile à suivre. Il surprend. Ses enchaînements ne seront compris que plus tard.

À propos de la modernité, il observe que le temps de la philosophie est structuré comme un terrain plissé, que donc tout est contemporain. Le temps de la philosophie est simultanément. Par exemple, la notion d'infini. Chez les grecs elle est différente de la nôtre, et la nôtre aujourd'hui n'est pas encore suffisamment pensée.

S'agissant du temps, Deleuze, dans *Mille plateaux*, utilise l'image des rhizomes, pour penser le temps autrement que comme un temps continu, pensé comme succession

d'instant irréversible. Ou comme cercle (éternel retour).

Un inventeur de concepts comme lui, Deleuze, paraîtra un jour comme "évident". Il établit des relations entre les termes que nous ne relierions pas "spontanément".

Solange lit ensuite son compte-rendu de la séance du 12 janvier. Nous le trouvons tout parfaitement clair.

Bernard revient sur la construction des concepts. Ils ne se trouvent pas dans la "réalité", contrairement aux idées dans la pensée de Platon : pour Platon, penser est contempler des idées, tourner vers elles son regard. Parler des concepts au sens moderne, c'est parler des produits de l'esprit. Les possibilités sont innombrables, qui respectent les règles (logiques) de construction.

La séance continue avec les exercices proposés la dernière fois :

- qu'est-ce qu'une difficulté ?

Anne propose : une difficulté est un obstacle à franchir ou à contourner. L'obstacle est l'opinion, la doxa. L'obstacle est l'occasion d'un dépassement. La création du concept contre l'opinion est ce dépassement.

Nathalie propose les définitions qu'elle a trouvées dans des dictionnaires.

Difficile : qui ne se fait qu'avec effort, avec peine.

D'après les textes étudiés, la difficulté est de se déprendre de soi, de ne pas se laisser emporter par l'opinion commune.

Pour Solange, la difficulté est un obstacle, une résistance, ce qu'on ne peut pas faire. On la rencontre si on agit, seulement dans le mouvement. Elle est source d'enrichissement puisqu'il y a obstacle.

Bernard précise la méthode à suivre : il faut bien voir que la question posée est une question d'essence. Elle demande *ce qu'est* une difficulté. Il faut définir la difficulté, quelle qu'elle soit. Inutile de dire, la difficulté, c'est par exemple...

Il faut le faire avec les moyens du bord, éventuellement en prenant un exemple, un seul, qu'on analyse.

Selon l'étymologie, la difficulté est un obstacle qu'on a devant soi, par exemple pour le cheval et le cavalier sur un parcours. C'est un rapport qui le définit comme obstacle.

Sartre évoque la montagne pour un alpiniste. Elle n'est pas ce qu'elle est pour lui, Sartre. Pour l'alpiniste, la montagne est proposition de grimper, prétexte à sa liberté.

Ce qui est un obstacle pour les uns ne l'est pas pour les autres. La difficulté est relative. La difficulté est une occasion (kairos, en grec : c'est le moment !) de dépassement, une opportunité.

À une question d'essence, on répond par un concept, pas par une image. Il faut donc transformer une difficulté en problème qu'on cherchera à résoudre.

- qu'est-ce qu'un lieu commun ?

Pour Anne, c'est un cliché, né de la paresse de la pensée, une opinion, le "on" dénoncé par Heidegger, la pensée unique de ce "on". Il est une preuve de somnolence - Alain parle de l'heureux acquiescement -. Le lieu commun est à détruire, comme dit Bachelard.

Pierre demande si *L'Illiade* est un lieu commun, puisqu'on peut le définir comme une "propriété commune".

Nathalie : les lieux communs sont des poncifs, des banalités. Elle cite Gide : "on ne s'entend que sur les lieux communs ; sans les lieux communs, la société n'est plus possible".

La philosophie va à l'encontre de la doxa, puisqu'elle va à l'encontre des idées reçues.

Pour Solange, les lieux communs sont "un fonds commun d'idées partagées par tous et dont la valeur persuasive est reconnue". Ce sont d'après Ellul, des "croyances collectives, reposant sur des présuppositions admises sans discussion".

Bernard : mieux vaudrait ne pas accumuler les textes, les citations. Il faut chercher le "bon" texte la "bonne" citation. En philosophie il n'y a pas de lieux communs. On parle de lieux communs en rhétorique. En politique, il y a des lieux communs, des "pensées" communes - l'économie de marché etc. -. Le lieu commun, c'est une opinion commune, partagée, et qui permet le "débat d'idées".

Wikipedia : "En rhétorique, les **lieux communs**, ou *topoi* en grec, sont un fonds commun d'idées ou de traitements d'une idée qui est à la disposition de tous et dont la valeur persuasive est traditionnellement reconnue, pour des raisons esthétiques, parce qu'ils sont fertiles dans le domaine de l'**invention** (voir Rhétorique), ou parce qu'ils font partie des idées couramment admises par l'auditoire et peuvent par là renforcer son adhésion.

Dans le **langage courant**, cette expression a pris un sens péjoratif et désigne le recours à des idées maintes fois répétées, usées et creuses. On dira ainsi : "Ce discours est un tissu de lieux communs, aucune invention, rien de personnel !"

Nous reprenons la lecture des textes par la lecture du début du *Discours de la méthode* de Descartes (1596-1650). Le texte paraît en 1637. Il est le deuxième texte de philosophie écrit en français - le premier étant les *Essais* de Montaigne. Descartes cherche un point de départ solide à la philosophie, un *principe*. Il va le trouver dans le *cogito, le je pense - cogito, sum = je pense, je suis*.
En quoi est-ce un *principe* ? un *premier principe* ?

R.C.

**Université Populaire d'Avignon / Échecs au Crépuscule
Maison pour Tous de Champfleury
Atelier de philosophie**

**Huitième séance
Compte-rendu : Pierre Bancal**

le jeudi 8 février 2007

Présents : Solange, Anne, Régine, Nathalie, Isabelle, Bernard, Jefel, Daniel, Pierre.

Nous accueillons ce jour Isabelle et nous lui expliquons le principe de fonctionnement de l'atelier.

Solange donne ensuite lecture du compte-rendu de la séance précédente.

Bernard nous présente le nouveau recueil de textes ainsi que les images qui l'accompagnent.

En couverture : *Faust*, la gravure de Rembrandt.

Par gourmandise, nous relisons les définitions du mot atelier.

Par ironie Bernard nous donne une définition de l'intellectuel dont on peut faire bon usage en ces périodes électorales pour en trouver un.

"Un intellectuel, c'est quelqu'un qui rentre dans une bibliothèque même quand il ne pleut pas".

Nous regardons la photo de la librairie de Montaigne.

Puis nous nous arrêtons sur la gravure de Rembrandt "Le Philosophe" 1633

Cette toile sombre et intimiste invite à réfléchir :

- sur les rapports entre l'image et le concept
- sur l'utilisation de la lumière qui "représente" la pensée philosophique (lumière-ombre, clair-obscur, lumière extérieure et lumière intérieure)...
- et celle de l'escalier hélicoïdal, l'élévation de la pensée, l'infini de la spirale.

Finalement ce qui frappe le plus est la dualité de la composition, les oppositions clairement marquées (la lumière intérieure, la lumière extérieure, les deux enroulements

de l'escalier, l'homme et la femme...)

Pour finir, nous lisons le texte de Valéry qui commente cette gravure (Paul Valéry, *Oeuvres*, I, Pléiade, p. 852) :

Ces petits philosophes de Rembrandt sont des philosophes enfermés. Ils mûrissent encore dans le poêle. Un rayon de soleil enfermé avec eux éclaire leur chambre de pierre, ou plus exactement, crée une conque de clarté dans la grandeur obscure d'une chambre. L'hélice d'un escalier en vis qui descend des ténèbres, la perspective d'une galerie déserte introduisent ou accroissent insensiblement l'impression de considérer l'intérieur d'un étrange coquillage qu'habite le petit animal intellectuel qui a sécrété la substance lumineuse. L'idée du repliement en soi-même, celle de profondeur, celle de la formation par l'être même de sa sphère de connaissance, sont suggérées par cette disposition qui engendre vaguement, mais invinciblement, des analogies spirituelles. L'inégalité de la distribution de la lumière, la forme de la région éclairée, le domaine borné de ce soleil captif d'une cellule où il définit et situe quelques objets et en laisse d'autres confusément mystérieux, font pressentir que l'attention et l'attente de l'idée sont le sujet véritable de la composition. La figure même du petit être pensant est remarquablement située par rapport à la figure de la lumière.

Bernard revient sur la dernière ligne du texte et évoque le sens *latin* des deux termes *forma et figura* - Cicéron : *forma*, c'est la structure et *figura* le visage - idéa, en grec). On peut donc parler d'un vis à vis du petit être et de la lumière.

Nous passons à la lecture des textes de Descartes *Le bon Sens ou la raison, Je pense, je suis*, extraits du *Discours de la méthode*.

Bernard nous apprend que le *Discours de la Méthode* est le deuxième texte écrit en français. Le premier philosophe qui ait écrit en français est Montaigne.

Descartes (1596-1650), *Discours de la méthode* (1637), *Méditations métaphysiques* (1641), *Principes de la philosophie* (1644), *Traité des passions de l'âme* (1649).

Bernard rappelle que la pensée unique n'est pas la philosophie - que la philosophie n'est pas la pensée unique. Des constructions rationnelles différentes sont possibles. La philosophie est une invitation à penser de façon indépendante, de penser part soi-même.

La philosophie, comme la musique ou le dessin, peuvent être des façons différentes de parler du plaisir par exemple.

Lecture et commentaire du premier texte, *Le bon Sens ou la Raison (Discours de la méthode, première partie, 1637)* :

Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée : car chacun pense en être si bien pourvu, que ceux mêmes qui sont les plus difficiles à contenter en tout autre chose n'ont point coutume d'en désirer plus qu'ils en ont. En quoi il n'est pas

vraisemblable que tous se trompent ; mais plutôt cela témoigne que la puissance de bien juger et distinguer le vrai d'avec le faux, qui est proprement ce qu'on nomme le bon sens ou la raison, est naturellement égale entre les hommes ; et ainsi que la diversité de nos opinions ne vient pas de ce que les uns sont plus raisonnables que les autres, mais seulement que nous conduisons nos pensées par diverses voies, et ne considérons pas les mêmes choses. Car ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, mais le principal est de l'appliquer bien. Les plus grandes âmes sont capables des plus grands vices aussi bien que des plus grandes vertus, et ceux qui ne marchent que fort lentement peuvent avancer beaucoup davantage, s'ils suivent toujours le droit chemin, que ne font ceux qui courent et qui s'en éloignent.

Par nature les hommes sont doués de raison (Platon, Aristote). La raison est la capacité en nous de bien juger et donc de distinguer (de séparer) le vrai du faux.

Il existe deux causes à la diversité des opinions :

Les diverses voies, les diverses méthodes (en grec : odos signifie voie) par lesquelles on conduit sa pensée.

Nous ne considérons pas les mêmes choses

Par essence, la raison est diversité.

Pour bien conduire sa raison, d'abord éviter de se perdre et de se disperser, avoir l'esprit de lenteur...

Lecture et commentaire du second texte de Descartes, *Je pense, je suis* (Discours de la méthode, IV^{ème} partie, 1637) :

J'avais dès longtemps remarqué que, pour les moeurs, il est besoin quelquefois de suivre des opinions qu'on sait être fort incertaines, tout de même que si elles étaient indubitables, ainsi qu'il a été dit ci-dessus ; mais, parce qu'alors je désirais vaquer seulement à la recherche de la vérité, je pensais qu'il fallait que je fisse tout le contraire, et que je rejetasse, comme absolument faux tout ce en quoi je pourrais imaginer le moindre doute, afin de voir s'il ne resterait point, après cela, quelque chose en ma créance, qui fût entièrement indubitable. Ainsi, à cause que nos sens nous trompent quelquefois, je voulus supposer qu'il n'y avait aucune chose qui fût telle qu'ils nous la font imaginer. Et pour ce qu'il y a des hommes qui se méprennent en raisonnant, même touchant les plus simples matières de géométrie, et y font des paralogismes, jugeant que j'étais sujet à faillir, autant qu'aucun autre, je rejetai comme fausses toutes les raisons que j'avais prises auparavant pour démonstrations. Et, enfin, considérant que toutes les mêmes pensées, que nous avons étant éveillés, nous peuvent aussi venir quand nous dormons, sans qu'il y en ait aucune, pour lors, qui soit vraie, je me résolus de feindre que toutes les choses qui m'étaient jamais entrées en l'esprit, n'étaient non plus vraies que les illusions de mes songes. Mais, aussitôt après, je pris garde que, pendant que je voulais ainsi penser que tout était faux, il fallait nécessairement que moi, qui le pensais, fusse quelque chose. Et remarquant que cette vérité : je pense, donc je suis était si ferme et si assurée que toutes les plus extravagantes suppositions n'étaient pas capables de l'ébranler, je jugeai que je pouvais la recevoir, sans scrupule, pour le premier principe de la philosophie que je cherchais.

Puis examinant avec attention ce que j'étais, et voyant que je pouvais feindre que je n'avais aucun corps, et qu'il n'y avait aucun monde, ni aucun lieu où je fusse ; mais que je ne pouvais pas feindre, pour cela, que je n'étais point ; et qu'au contraire, de cela même que je pensais à douter de la vérité des autres choses, il suivait très évidemment et très certainement que j'étais ; au lieu que, si j'eusse seulement cessé de penser, encore que tout le reste de ce que j'avais imaginé eût été vrai, je n'avais aucune raison de croire que j'eusse été : je connus de là que j'étais une substance dont toute l'essence ou la nature n'est que de penser, et qui, pour être, n'a besoin d'aucun lieu, ni ne dépend d'aucune chose matérielle.

Belle démonstration !

Descartes cherche une méthode appliquée à la recherche de la vérité (*Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et parvenir à la vérité dans les sciences* est le titre complet du *Discours*).

Il ne parle pas encore de principe premier.

Le doute méthodique comme "moteur" de recherche.

Descartes réfute tout ce qui peut être faux. Je pense que tout est faux, mais je ne peux pas douter, au moment où je doute, que je suis en train de douter.

Dans l'acte même de douter il y a la certitude de douter.

Dans je doute il y a nécessairement je suis. Je doute, donc je suis.

Nous trouvons là le premier principe de la philosophie, la pierre d'angle. Une certitude absolue : je pense, "donc" je suis. Ou plutôt je suis dans le fait même de penser.

Ce principe est premier dans la recherche, mais il ne l'est pas dans la construction finale.

Régine pose alors la question de l'existence de Dieu par rapport à ce texte. Nous y reviendrons, largement. Pour l'instant il est dit seulement que le cogito, le je pense cartésien n'implique pas un cogitatum, un objet de la pensée, un monde extérieur. Descartes va donc démontrer que le je pense implique que Dieu soit et qu'il soit créateur d'un monde en accord avec mes pensées.

Pour l'instant nous retenons que :

- la philosophie est une action de la raison seule ;
- le texte pose la dualité du corps et de l'esprit (de l'âme) ;
- on doit admettre tout ce qui résiste au doute.

Je ne comprends pas la deuxième partie du texte...

La lecture du texte de Husserl, *L'intentionnalité du Cogito (Méditations cartésiennes, 1929)*, précise ce qui vient d'être dit du cogito et du cogitatum :

Il faut dire que tout cogito ou encore tout état de conscience "vise" quelque chose, et qu'il porte en lui-même, en tant que "visé" (en tant qu'objet d'une intention) son cogitatum respectif. Chaque cogito, du reste, le fait à sa manière. La perception de la maison se rapporte à une maison - ou, plus précisément, à telle maison individuelle de manière perceptive. Le souvenir de la maison se rapporte à la maison comme souvenir. L'imagination la vise comme image etc. Ces états de conscience sont des états intentionnels. Le mot intentionnalité ne signifie rien d'autre que cette particularité

fondière et générale qu'a la conscience d'être conscience de quelque chose, de porter, en sa qualité de cogito, son cogitatum en elle-même.

Ce qui est pensé est posé par celui qui pense. Toute conscience est conscience de quelque chose.

Le "je pense" établit le monde extérieur. Le "je pense" est toujours un "je pense quelque chose".

P. B.

**Université Populaire d'Avignon / Échecs au Crépuscule
Maison pour Tous de Champfleury
Atelier de philosophie**

**Neuvième séance
Compte-rendu : Daniel Gras**

le jeudi 22 février 2007

Présents : Solange, Nathalie, Anne, Régine, Pierre, Mehdi et Valérie, nouvelle venue à l'atelier de philosophie. Excusé : Jefel.

Pierre lit son compte-rendu de la séance précédente.

Bernard revient sur le deuxième paragraphe du texte de Descartes en précisant :
- que la philosophie est une pratique, un savoir-faire, une pratique parmi d'autres ;
- que la philosophie est une pratique des concepts (qu'on appelle théorie) ;
- ce n'est donc pas une pratique des images (photographie, cinéma, musique, arts en général).

Les conditions de cette pratique sont :

- la liberté d'esprit (ne pas être préoccupé, ne pas être soucieux). Est posée la question de la névrose, et de la psychose.

Bernard fait alors circuler des reproductions de tableaux pour illustrer son propos : l'autoportrait d'un schizophrène, *Le Cri* de Munch - la matière envahit l'esprit de l'artiste - , un *Autoportrait* de Van Gogh. On peut s'interroger sur ces peintres : est-on schizophrène avant d'être peintre ou peintre avant d'être schizophrène ? ce qui s'exprime ? la schizophrénie ou la peinture ?

La liberté d'esprit de Descartes était bien réelle. Retiré dans un poêle en Allemagne, avec tout le temps libre nécessaire à la méditation.

Dans cette liberté (première), il y a bien sûr des degrés, des degrés de conscience, des degrés de pensée.

La pensée animale est peut-être le degré zéro de la pensée.

Bernard distingue entre conscience psychologique et conscience philosophique. Quand je lis je sais que je lis. Ou bien je rêve et je sais que je rêve (Bachelard parle du *cogito* du rêveur).

Bernard revient sur une question posée lors de la discussion du mardi précédent à l'UPA sur la connaissance de soi et sur la liberté par l'analyse.

La pratique des concepts (comme faire des maths par exemple) est en elle-même liberté, indépendante de ma névrose et de ma psychose.

Avoir une conscience claire de ce qui se passe.

Je suis un être pensant au moment où je pense.

La lecture cursive des différents textes proposés durant cette soirée permet de revenir sur différentes questions abordées depuis le début dans l'atelier de philosophie

Lecture du 2^{ème} paragraphe du texte de Descartes : " je pense, donc je suis".

Dans ces quelques lignes n'y aurait-il pas un jeu ? et si ce n'était qu'illusion ? et si la vie n'était qu'un songe ? Mais à cet instant du doute, je ne peux pas douter que je doute.

Vérité-certitude-évidence-clarté et distinction.

Si je cesse de penser en revanche je ne suis rien, et penser n'est pas possible en dehors du corps, la parole est physique.

Il n'y a pas de *cogito* s'il n'y a pas de *cogitatum*.

Quand je pense à quelque chose, je m'ouvre au monde. Ce n'est pas le cas de l'animal.

La pensée est inséparable du langage, on parle toujours avec quelqu'un, on est au monde avec autrui.

Comprendre cette relation au monde est une des difficultés de la philosophie. L'homme est cette relation au monde avec autrui. C'est ce que dit le texte suivant.

Lecture du texte de HUSSERL (*Méditations cartésiennes*, 1929) : L'intentionnalité du cogito.

Là encore, il s'agit d'abord de la conscience psychologique.

Quand je suis conscient, je suis conscient d'être conscient de... je suis dans le concept de la conscience. Cette conscience est concept. La conscience philosophique est dans le redoublement de la conscience.

Bernard fait alors circuler la reproduction d'une gravure de Rembrandt et l'autoportrait de Van Gogh.

La conscience philosophique implique une libération de toute contrainte. C'est Diogène se débarrassant d'un gobelet devenu inutile : on peut boire dans ses mains.

Méditation : le mot a pour racine latine le verbe : *mederi*, d'où nous vient médecin, remède... *Mederi* signifie prendre soin et, en l'occurrence, prendre soin de soi pour penser.

Bernard dit un mot sur Dieu. Descartes s'est cru obligé de démontrer son existence pour établir que le monde existe bien. On vient de dire que le je pense, la conscience, était un je pense quelque chose, conscience de quelque chose.

Nous passons à la lecture du texte de KANT (Que signifie s'orienter dans la pensée ?, 1786, note finale, p. 72, G.- F., trad. F. Proust) :

Penser par soi-même signifie chercher la suprême pierre de touche de la vérité en soi-même (c'est-à-dire dans sa propre raison) ; et la maxime de toujours penser par soi-

même, c'est les Lumières. Elle ne requiert pas pour cela autant que se l'imaginent ceux qui placent les lumières dans les connaissances ; car elles sont plutôt un principe négatif dans l'usage de notre faculté de connaître et celui qui est extrêmement riche en connaissances est fréquemment le moins éclairé quant à leur usage. Se servir de sa propre raison ne signifie rien d'autre que de se demander soi-même en toute chose ce que l'on doit admettre : est-il opportun de faire du fondement d'après lequel on admet quelque chose, ou de la règle qui découle de ce que l'on admet, un principe universel de son usage de la raison ? Chacun peut en faire l'épreuve sur lui-même ; et il verra aussitôt disparaître la superstition et l'exaltation lors de cet examen, même s'il est loin d'avoir les connaissances nécessaires pour les réfuter l'une et l'autre à partir de raisons objectives. Car il se servira simplement de la maxime de la raison se conservant elle-même. Instaurer les lumières en quelques sujets est donc chose facile ; il suffit de commencer tôt à habituer les jeunes esprits à une telle réflexion. Mais éclairer une époque est une tâche de très longue haleine : car il se trouve beaucoup d'obstacles extérieurs qui interdisent pour une part ce mode d'éducation, pour une autre part le rendent plus difficile.

Le texte est lu par Valérie.

Après la lecture, Bernard précise ce qu'est une pierre de touche.

Chez les artisans bijoutier/joilliers c'est cette pierre qu'on utilise pour distinguer par le son les bijoux vrais des faux.

La pierre de touche, c'est la raison.

Penser par soi-même c'est les Lumières ou philosophie des lumières (Kant, en Allemagne, et Condorcet, en France, sont les derniers philosophes des Lumières).

La lumière naturelle étant la raison.

La lumière surnaturelle étant la foi.

Les lumières ne sont pas l'érudition. « Celui qui est extrêmement riche en connaissances est fréquemment le moins éclairé quant à leur usage. »

Il faut se servir de sa raison est-ce vrai ou faux ? Seul le fondement de la raison est universel, fondement au sens de principe. Seul le principe de la raison est universel.

La superstition elle est le plus grand des préjugés, c'est la croyance en une intelligence dans la nature. Cette croyance, comme l'exaltation et la précipitation disparaîtront avec l'usage de la raison.

Celui-ci doit être très tôt enseignée aux jeunes esprits par l'éducation, malgré des obstacles extérieurs que sont les pouvoirs, les religions, l'État...

Bernard lit ensuite : **Les Maximes du sens commun** du même KANT (*Critique du jugement*, § 40, P.U.F., pp. 127-28) :

1. Penser par soi-même ;
2. Penser en se mettant à la place de tout autre ;
3. Toujours penser en accord avec soi-même.

La première maxime est la maxime de la pensée sans préjugés, la seconde maxime est celle de la pensée élargie, la troisième maxime est celle de la pensée conséquente. La première maxime est celle d'une raison qui n'est jamais passive. On appelle préjugé la tendance à la passivité et par conséquent à l'hétéronomie de la raison ; de tous les préjugés le plus grand est celui qui consiste à se représenter la nature comme n'étant pas soumise aux règles que l'entendement de par sa propre et essentielle loi lui donne pour fondement et c'est la superstition. On nomme les lumières [Aufklärung] la libération de la superstition ; en effet, bien que cette dénomination convienne aussi à la libération des préjugés en général, la superstition doit être appelée de préférence (in sensu eminenti) un préjugé, puisque l'aveuglement en lequel elle plonge l'esprit, et bien plus qu'elle exige comme une obligation, montre d'une manière remarquable le besoin d'être guidé par d'autres et par conséquent l'état d'une raison passive. En ce qui concerne la seconde maxime de la pensée nous sommes bien habitués par ailleurs à appeler étroit d'esprit, (borné, le contraire d'élargi) celui dont les talents ne suffisent pas à un usage important (particulièrement à celui qui demande une grande force d'application). Il n'est pas en ceci question des facultés de la connaissance, mais de la manière de penser et de faire de la pensée un usage final ; et si petit selon l'extension et le degré que soit le champ couvert par les dons naturels de l'homme, c'est là cependant ce qui montre un homme d'esprit ouvert que de pouvoir s'élever au-dessus des conditions subjectives du jugement, en lesquelles tant d'autres se cramponnent, et de pouvoir réfléchir sur son propre jugement à partir d'un point de vue universel (qu'il ne peut déterminer qu'en se plaçant au point de vue d'autrui). C'est la troisième maxime, celle de la manière de pensée conséquente, qui est la plus difficile à mettre en œuvre ; on ne le peut qu'en liant les deux premières maximes et après avoir acquis une maîtrise rendue parfaite par un exercice répété.

Maximes qui sont ici des règles, le sens commun étant la raison.

C'est d'abord la pensée sans préjugé, penser par soi-même, avoir l'esprit ouvert, c'est pouvoir passer au-dessus de sa subjectivité, de son propre jugement, éviter la passivité, la superstition, éviter d'être guidé par d'autres.

Puis c'est pouvoir penser en se mettant à la place de tout autre, c'est la pensée élargie, celle d'un esprit ouvert *a contrario* de l'esprit étroit ou borné, il n'est pas question ici de connaissances, mais bien de la manière de penser, de son usage.

Enfin la pensée conséquente : en liant les deux précédentes pour parvenir à un accord avec soi-même.

Lecture du texte de MONTAIGNE (1533-1592) Les formes de la raison (Essais, I, 13)
:

La raison a tant de formes, que nous ne savons à laquelle nous prendre ; l'expérience n'en a pas moins. La conséquence que nous voulons tirer de la ressemblance des événements est mal sûre, d'autant qu'ils sont toujours dissemblables : il n'est aucune qualité si universelle en cette image des choses que la diversité et

variété. Et les Grecs, et les Latins et nous, pour le plus exprès exemple de similitude, nous servons de celui des oeufs. Toutefois, il s'est trouvé des hommes, et notamment un en Delphes, qui reconnaissait des marques de différence entre les oeufs, si qu'il n'en prenait jamais l'un pour l'autre ; et y ayant plusieurs poules, savait juger de laquelle était l'oeuf. La dissimilitude s'ingère d'elle-même en nos ouvrages ; nul art peut arriver à la similitude. Ni Perrozt ni autre ne peut si soigneusement polir et blanchir l'envers de ses cartes qu'aucuns joueurs ne les distinguent, à les voir seulement couler par les mains d'un autre. La ressemblance ne fait pas tant un comme la différence fait autre. Nature s'est obligée à ne rien faire autre, qui ne fut dissemblable.

On dit de l'opinion qu'elle est multiple, alors qu'elle est de la pensée unique. Par exemple aujourd'hui quand on parle des valeurs. Les valeurs sont relatives. Le bien, le mal sont des produits sociaux, moraux.

Au contraire, la raison est plurielle. Il faut renverser les termes : la raison est multiple et l'opinion est unique.

Nous sommes tous uniques. Et c'est cela qui est universel en nous.

Nous avons à penser la diversité et non l'identité. Nous sommes semblables, pas identiques.

La raison dans la mesure où elle cherche à penser la réalité ne peut que chercher à penser chacun dans sa différence, à penser singulièrement la singularité.

D.G.

**Université Populaire d'Avignon / Échecs au Crépuscule
Maison pour Tous de Champfleury
Atelier de philosophie**

**Dixième séance
Compte-rendu : Bernard Proust**

le jeudi 8 mars 2007

Ce soir-là, en raison des vacances scolaires, je proposai à ceux qui étaient là de regarder à loisir *Les Ménines* de Velasquez, de lire le chapitre initial du livre de Michel Foucault *Les Mots et les choses*, *Les Suivantes*, qui leur est consacré, et de regarder enfin les toiles de Picasso.

B.P.

**Université Populaire d'Avignon / Échecs au Crépuscule
Maison pour Tous de Champfleury
Atelier de philosophie**

Onzième séance

Compte-rendu : Nathalie LAGUERRE / Solange EGEE

le 22 mars 2007

Présents : Daniel, Régine, Anne, Valérie, Philippe, Isabelle, Nathalie, Jean-Pierre, Solange et Bernard, animateur de l'atelier.

I Pour les nouveaux participants, Bernard revient sur l'évolution de l'atelier : l'atelier arrive dans une phase de transition ; après nous être interrogés sur ce qu'est et ce que n'est pas la philosophie, nous abordons ce qu'on appellera les trois questions métaphysiques, les trois grandes questions de la philosophie : le monde, l'homme, Dieu - dans l'ordre que l'on voudra pour l'instant et dans les termes de Kant :

- le monde est-il fini ou infini ?
- l'homme est-il libre ou non ?
- Dieu existe-t-il ?

Le dernier travail de l'atelier, pour cette année, ce sera de revenir à la pensée de Heidegger et à l'étude des textes cités dans le second recueil.

Tout au long de la séance, Bernard fait circuler des cartes comportant des pensées ou des images.

Carte 1 : Une pensée du Bouddha : *Doutez de tout et surtout de ce que je vais vous dire.*

II Daniel lit son compte-rendu de l'atelier du 22 février.

Au cours de cette séance nous avons lu et étudié plusieurs textes :

- Descartes : *Je pense, je suis* (2° paragraphe) ;
- Husserl : *L'intentionnalité du Cogito* ;
- Kant : *Penser par soi-même* ;
- Kant : *Maximes du sens commun* ;
- Montaigne : *Les Formes de la raison.*

Tous ces textes ont permis d'approfondir quelques idées qui nous accompagnent depuis le début de l'atelier : la liberté d'esprit nécessaire pour penser, les degrés de conscience, l'opposition des préjugés et de la croyance à la raison etc.

Jean-Pierre pose une question concernant l'opinion.

Bernard : l'opinion c'est ce qu'on pense. La philosophie cherche à penser rationnellement, autrement qu'on ne pense. La raison n'est pas uniformisation de la pensée - c'est ce que dit Montaigne - ; elle est invention de concepts et elle cherche à penser *finement, par concepts fins* dirait Deleuze, une réalité complexe. Le *on* s'oppose à la pensée d'un sujet qui, lui est singulier et qui dit : je.

Philippe : Pourquoi la société n'aide-t-elle pas à l'émancipation, à la pensée ?

Bernard : Parce que l'homme qui pense ne plie pas, il est rebelle.

Carte 2 : Alain : *Penser, c'est dire non.*

III Nous passons à la lecture d'un texte de Henri Bergson, *De la position des problèmes* :

CARTE 3 : Marcel Duchamp, *Il n'y a pas de solution parce qu'il n'y a pas de problème...*

Henri Bergson (1859-1941), fut Professeur au Collège de France et le philosophe français le plus important sans doute dans cette première moitié du siècle.

Le texte est extrait de *La Pensée et le mouvant (Introduction, De la Position des problèmes, 1934, in Oeuvres, PUF, pp. 1303-1306).*

Nathalie lit le texte :

(...) Certains fantômes de problèmes (...) obsèdent le métaphysicien, c'est-à-dire chacun de nous. Je veux parler de ces problèmes angoissants et insolubles qui ne portent pas sur ce qui est, qui portent plutôt sur ce qui n'est pas.

Tel est le problème de l'origine de l'être : "Comment se peut-il que quelque cause existe - matière, esprit ou Dieu ? Il a fallu une cause, et une cause de la cause, et ainsi de suite indéfiniment". Nous remontons donc de cause en cause ; et si nous nous arrêtons quelque part, ce n'est pas que notre intelligence ne cherche plus rien au-delà, c'est que notre imagination finit par fermer les yeux, comme sur l'abîme, pour échapper au vertige.

Tel est le problème de l'ordre en général : "Pourquoi une réalité ordonnée, où notre pensée se retrouve comme dans un miroir ? Pourquoi le monde n'est-il pas incohérent ?
“

Je dis que ces problèmes se rapportent à ce qui n'est pas, bien plutôt qu'à ce qui est.

Jamais, en effet, on ne s'étonnerait de ce que quelque chose existe - matière,

esprit, Dieu - si l'on n'admettait pas implicitement qu'il pourrait ne rien exister. Nous nous figurons, ou mieux nous croyons nous figurer, que l'être est venu combler un vide et que le néant préexistait logiquement à l'être : la réalité primordiale - qu'on appelle matière, esprit ou Dieu - viendrait alors s'y surajouter, et c'est incompréhensible.

De même, on ne se demanderait pas pourquoi l'ordre existe si l'on ne croyait concevoir un désordre qui se serait plié à l'ordre et qui par conséquent le précéderait, au moins idéalement. L'ordre aurait donc besoin d'être expliqué, tandis que le désordre, étant de droit, ne réclamerait pas d'explication.

(...) Secouée de son sommeil, (l'intelligence) analysera les idées de désordre, de néant, et leurs congénères. Elle reconnaîtra - ne fut-ce que pour un instant, l'illusion dût-elle reparaître aussitôt chassée - qu'on ne peut supprimer un arrangement sans qu'un autre arrangement s'y substitue, enlever de la matière sans qu'une autre matière la remplace. "Désordre" et "Néant" désignent donc réellement une présence - la présence d'une chose ou d'un ordre qui ne nous intéresse pas, qui désappointe notre effort ou notre attention : c'est notre déception qui s'exprime quand nous appelons absence cette présence. Dès lors, parler de l'absence de tout ordre et de toutes choses, c'est à dire du désordre absolu et de l'absolu néant, est prononcer des mots vides de sens, flatus vocis, puisqu'une suppression est simplement une substitution envisagée par une seule de ses faces, et que l'abolition de tout ordre et de toutes choses serait une substitution à face unique - idée qui a autant d'existence que celle d'un carré rond.

Quand le philosophe parle de chaos et de néant, il ne fait donc que transporter dans l'ordre de la spéculation - élevées à l'absolu et vidées par là de tout sens, de tout contenu effectif, - deux idées faites pour la pratique et qui se rapporteraient alors à une espèce déterminée de matière et d'ordre, mais non pas à tout ordre, non pas à toute matière. Dès lors que deviennent les deux problèmes de l'origine de l'ordre, de l'origine de l'être ? Ils s'évanouissent, puisqu'ils ne se posent que si l'on se représente l'être et l'ordre comme "survenant", et par conséquent le néant et le désordre comme possibles ou tout au moins comme concevables ; or ce ne sont là que des mots, des mirages d'idées.

Qu'elle se pénètre de cette conviction, qu'elle se délivre de cette obsession : aussitôt la pensée humaine respire. Elle ne s'embarrasse plus des questions qui retarderaient sa marche en avant.

Idée générale : il y a des questions, des problèmes qui ne se posent pas et qui sont inutiles.

Exemple : qu'y avait-il avant Dieu, avant le Big Bang ?

L'intelligence est limitée, finie ; elle ne peut imaginer l'infini - elle peut le concevoir si elle échappe à l'image. Elle ne peut non plus concevoir un commencement, ou l'expansion infinie de l'univers... ou l'inverse.

L'homme a inventé le Néant pour nommer, et donner Être à ce qui par définition n'est pas et pour se rassurer. Mais ce sont des mots vides, vains, inutiles qui ne renvoient... à rien.

Explication du texte :

La thèse : il y a de faux problèmes, celui par exemple du Désordre et celui du

Néant. Ces faux problèmes sont :

- à l'origine de l'angoisse qui fait le fond de la vie humaine ;
- ils sont insolubles puisqu'ils ne se posent pas, puisqu'il n'y a pas de problèmes.

Premier exemple : le problème de l'origine de l'être (l'Être, c'est-à-dire la totalité de tout ce qui est). On cherche la cause possible et l'origine de l'Être et l'on désigne :

- la matière, la nature (c'est la réponse du matérialisme) ;
- l'esprit (c'est la réponse du spiritualisme) ;
- ou Dieu (c'est la réponse des religions).

Chercher une cause ultime, remonter de cause en cause, c'est se réfugier, disait Spinoza, dans *l'asile de l'ignorance*. Cette recherche n'a pas de sens. Elle ne fait que fatiguer l'imagination.

Si l'on pose le problème de l'existence de quelque chose, on sous-entend que ce quelque chose est venu remplir un vide ; donc que le Néant préexistait à l'Être. C'est admettre qu'il y avait de l'Être avant l'Être, ce qui n'a aucun sens.

Même chose pour le second exemple, celui de l'ordre.

Carte 4 : Einstein, *il est à jamais incompréhensible que le monde soit compréhensible*.

La question : pourquoi la réalité est-elle ordonnée ? suppose qu'un désordre ait préexisté à l'ordre, un désordre primordial, *de droit*, dit Bergson, et qui ne requiert donc pas d'explication.

Argumentation :

- on admet implicitement qu'il pourrait ne rien exister. Or il n'y a pas de néant qui préexiste à l'être. Le Néant n'est pas. Parménide : L'Être est, le Néant n'est pas.

- de même on pense toujours l'ordre comme succédant au désordre. Dans la mythologie grecque ou dans la Bible, on parle de chaos. Puis la matière s'organise elle-même ou bien elle est ordonnée par un principe extérieur (Dieu, un esprit, etc.).

- l'intelligence ne peut pas remplacer de la matière par rien, ni remplacer un ordre par un désordre. C'est une autre matière, un ordre différent qui se substituent aux premiers. Donc Désordre et Néant ne désignent pas des absences, mais des présences nommées ainsi quand on ne sait pas comment les désigner ; Bergson dit que c'est par «déception».

Carte 5 : le ruban de Moebius...

Conclusion : Que deviennent les problèmes de l'ordre et de l'origine ? Ils disparaissent, puisqu'ils ne se posent que si *ordre* et *être* succédaient au *désordre* et au *néant*. Or nous venons de voir que ce ne sont que des mots, des «mirages d'idées», dit Bergson.

Il y a une philosophie possible de l'ordre et de l'être, mais il n'y en a aucune du Néant. Du Néant, il n'y a rien à dire..

La pensée, délivrée de ces questions fantômes, va reprendre sa marche en avant.

Carte 6 : A. Allais, *Une fois qu'on a passé les bornes, il n'y a plus de limites.*

IV Débat :

- S'il n'y a pas de chaos avant l'ordre ni de néant avant l'être, cela signifie-t-il que le monde n'a pas de limite, qu'il est infini ? C'est la question que nous aborderons la prochaine fois.

- Comment comprendre la contradiction entre ce texte et la conversion de Bergson au christianisme à la fin de vie ?

Plusieurs hypothèses sont formulées concernant la conversion de Bergson. il n'y a pas incompatibilité entre croyance en Dieu et la négation du chaos originel. Tout dépend de ce qu'on entend par Dieu. L'idée du chaos est incompatible avec le dogme de la création du monde, mais pas avec l'idée de Dieu qui par exemple se confondrait avec le monde, si le monde est "incrée"...

Question en suspens : la croyance en Dieu implique-t-elle que le monde soit fini ?
Et question subsidiaire : interdit-elle de penser que le monde est infini ?

Carte 7 : S Beckett, *Mais que foutait Dieu avant la création ?*

N.L. / S.E.

**Université Populaire d'Avignon / Échecs au Crépuscule
Maison pour Tous de Champfleury
Atelier de philosophie**

**Douzième séance
Compte-rendu : Bernard Proust**

le jeudi 5 avril 2007

Ce soir-là, l'Atelier est invité par Utopia et par la Compagnie Fraction (Jean-François Matignon) à la projection de *La Nuit du chasseur* de Charles Laughton, son unique film comme réalisateur (1955), et à participer au débat qui suit, et que j'anime, sur le thème du mal.

Cette projection est la première d'une série Cinéma et philosophie.

Deuxième projection en mai : *Belle de jour*, de Luis Bunuel.

En juin, *Coups de feu dans la Sierra*, toujours sur le thème du mal.

B.P.